

CHAPITRE 1

Durant les dernières années de cette interminable guerre, Jean et Marc avaient souvent évoqué un désir commun, celui de retourner sur ces immenses dunes qui leur rappelaient tellement de merveilleux souvenirs et de moments inoubliables.

Le jour tant attendu était enfin arrivé. Ils étaient assis, l'un à côté de l'autre, en compagnie d'Émilie et Marlène. Silencieux, les quatre jeunes gens admiraient l'océan et son merveilleux coucher de soleil qui auraient dû les faire rêver si les ombres et les silhouettes qui se dessinaient sur le sable ne leur rappelaient ces cinq longues années d'horreur.

Désormais immobiles, ces étranges formes qui se découpaient dans le paysage n'étaient autres que le résultat d'un enfer qui leur revenait inlassablement en mémoire avec des images impitoyables...

C'était un dimanche matin de septembre 1939. La rentrée des classes avait eu lieu quelques jours auparavant. Jean se réveilla de bonne humeur comme à son habitude. Jouant de tous les obstacles, l'arôme du café vint lui chatouiller les narines et l'imagination du jeune garçon vagabonda aussitôt sur ses tartines beurrées pleines de confiture. Il n'en fallut pas davantage pour le décider à se lever. Le matin était pour lui un moment privilégié où il s'adonnait volontiers à la rêverie qui le conduisait parfois à avoir une pensée toute particulière pour sa grand-mère qui lui confectionnait ses pots de confiture. Cela l'entraînait également à rêvasser à la maison familiale où il passait la plupart de ses vacances d'été. Il y retrouvait quelques camarades, avec qui il organisait de grands jeux de piste, ponctués de dégustations de fruits pris à la dérobade sur les arbres des différents jardins ou vergers du voisinage qu'ils traversaient. Cela avait pour conséquence de faire sourire les propriétaires, ces derniers n'étant absolument pas dupes de l'origine de ces disparitions. Les adultes ne leur disaient rien, il fallait bien que jeunesse se passe, et comme ils se plaisaient à le dire, ils étaient tous de bons petits gars. Jean se dirigea vers la cuisine où, comme tous les matins, il était à peu près certain de trouver

son père, debout, devant la fenêtre, sa tasse de café fumante dans les mains, un sourire au coin des lèvres en le voyant arriver.

Néanmoins, ce matin-là, le sourire n'était pas au rendez-vous, son père avait un visage grave et Jean s'en inquiéta.

— Bonjour, papa, tu n'as pas bien dormi ?

— Non, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Assieds-toi, Jean, j'ai quelque chose d'important à te dire.

Jean fut surpris du ton grave de son père. Il sentit chez celui-ci une gêne inhabituelle, ce qui l'inquiéta encore davantage.

Son père voyant le trouble de son fils se décida à parler.

— Jean, je ne sais pas comment te l'annoncer, mais comme tu as pu le constater, les événements se sont aggravés ces derniers jours. La France et l'Angleterre vont certainement entrer en guerre contre l'Allemagne. J'ai reçu mon affectation, je dois partir, ajouta-t-il après un court silence.

L'annonce était brève, cinglante. Jean l'avait reçue comme un coup sur la tête. Au fond de lui, il avait bien espéré que ce moment n'arrive jamais. Malheureusement, il était comme beaucoup d'autres adolescents, il allait voir son père partir. Tout autour de lui, les exemples se multipliaient. Cela avait commencé dans son propre immeuble avec le départ de leur voisin de palier et le mari de la concierge. Du côté de son école également, il ne se passait pas une journée sans qu'un de ses camarades n'arrive le matin, la mine déconfite, en annonçant le départ de son père. Malgré cela, Jean n'en était pas moins abasourdi. Il regarda ses tartines et les repoussa. Aujourd'hui, il ne les toucherait pas. Il se mit à pleurer silencieusement. Les questions se bouscullaient dans sa tête et pourtant, aucune ne parvenait à sortir, il avait sans aucun doute peur des réponses.

Son père brisa ce silence pesant.

— Je ne veux pas que tu pleures, Jeannot. Ne t'inquiète pas, tu ne seras pas seul, ta grand-mère va venir à la maison.

Son fils égaré dans sa tristesse n'avait pas écouté ce que venait de lui dire son père.

— Papa, ton départ est prévu pour quand ?

— Je pars demain matin, mon train est à onze heures.

— Déjà ?

— Eh oui !

— Cela fait combien de temps que tu connais la date de ton départ ?

— Quelques jours, tout au plus.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant ?

— Parce que cela n'aurait absolument rien changé, et je voulais également être certain que ta grand-mère puisse venir à Paris, lui répondit-il en se dirigeant vers sa chambre.

— Comment aurais-tu fait si elle n'avait pas pu venir me chercher ?

— Je t'aurais envoyé chez elle, mais je préfère qu'elle vienne ici, ainsi tu ne rateras pas l'école.

— Je pourrai t'accompagner à la gare ?

— Non, je préfère te dire au revoir à la maison, comme si j'allais au travail, je n'aime pas les quais de gare et encore moins les adieux.

— Oui, tu dois avoir raison, répondit Jean avec une pointe de regret dans la voix.

— Je vais préparer mes affaires.

Jean resta seul. Il se leva comme un robot, débarrassa la table sans avoir pris son petit déjeuner et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Tout était tranquille, des badauds se promenaient dans le parc, insouciant. Ce calme tranchait avec tous les bouleversements que Jean avait pu observer lors des promenades dominicales qu'il effectuait en compagnie de son père dans les rues de Paris. Depuis quelques semaines, les gares comme celle d'Austerlitz connaissaient une affluence de voyageurs jamais connue auparavant. Quant aux musées, il fallait voir avec quel empressement des hommes chargeaient dans des camions tableaux, meubles et statues, pour les entreposer en lieu sûr, certainement en province d'après ce que son père lui avait dit. Les œuvres d'art faisaient, elles aussi, les frais d'une guerre encore invisible mais bel et bien menaçante. Même dans sa vie quotidienne, Jean avait vu de nombreux changements. Les instituteurs et institutrices qui pour les habituer à d'éventuelles alertes les entraînaient à se réunir rapidement pour courir vers un abri, la fermeture d'un certain nombre de stations de métro, la raréfaction des autobus, l'apparition des masques à gaz, la confection d'abris dans les sous-sols d'immeubles, les provisions inaccoutumées de vivres que son père avait effectuées ces dernières semaines. Tout cela, Jean l'avait vécu avec beaucoup d'anxiété, mais il n'en avait pas soufflé un mot à son père. Ce dernier avait bien tenté de le rassurer en lui expliquant que ce n'était pas grave et qu'il ne s'agissait que de mesures de précaution, mais ces explications n'avaient pas véritablement convaincu son fils. Jean n'avait jamais osé l'avouer, mais il était choqué du contraste entre cette multitude de moyens préventifs et le calme serein et insouciant d'une certaine partie de la population. Il est vrai qu'à leur décharge, il n'était pas très facile de s'imaginer qu'à quelques centaines de kilomètres, la folie meurtrière des humains avait déjà frappé. Il se mit sur la pointe des pieds et scruta l'horizon, mais aussi loin qu'il pouvait voir, il n'apercevait rien qui aurait pu le rassurer sur le sort de son père. À cet instant précis, une intense détresse se lisait sur son visage. Malgré cela, il décida de n'en rien faire paraître, car il fallait absolument que son père parte l'esprit serein, ce

dernier aurait bien assez à penser avec ses propres conditions de vie. Les siennes, Jean ne s'en inquiétait pas beaucoup, il était persuadé que tout se passerait bien avec sa grand-mère même si celle-ci ne pourrait pas remplacer réellement son père. En effet, elle lui apporterait sans aucun doute de la douceur, de la gentillesse et de l'amour, mais pas la sécurité et la sérénité que dégageait son père et dont il aurait certainement besoin pendant les aléas d'une guerre éventuelle.

Soudain, la sonnette de la porte d'entrée le fit sortir des ses pensées.

— Ne te dérange pas, papa, j'y vais !

Il se dirigea vers la porte et ouvrit. Il fut surpris de se retrouver face à face avec sa grand-mère qui ne devait, d'après les dires de son père, arriver qu'en fin d'après-midi. Elle se tenait devant lui, une valise dans chaque main, souriante comme à son habitude.

— Bonjour, Mamy, entre !

Sa grand-mère entra, posa ses valises et sans lui laisser le temps de fermer la porte, elle le prit dans ses bras avec une telle force qu'il s'écria :

— Mamy, arrête, tu m'étouffes !

Celle-ci s'approchait des soixante printemps, mais habituée aux travaux pénibles, elle avait gardé la force et la vitalité des gens de la campagne.

— Dis-moi, tu as encore grandi depuis le mois de juillet.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

Le père de Jean ayant entendu le coup de sonnette sortit de sa chambre et s'étonna de voir sa mère.

— Maman, mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Tu as l'air de regretter que j'arrive si tôt.

— Mais non, mais je ne t'attendais pas déjà.

— Tu as raison mon grand, mais j'ai rencontré quelques difficultés.

Lorsque Tonin m'a accompagnée hier après-midi à la gare pour prendre mon billet, le chef de gare nous a annoncé que le train que je voulais prendre était réquisitionné, donc je n'ai pas eu le choix, j'ai dû prendre le train de nuit.

— Tu aurais pu nous prévenir, je serais venu te chercher à la gare.

— Ne t'inquiète pas, je suis encore capable de me débrouiller.

— Tu dois être complètement exténuée.

— Ah oui ! Ça, tu peux le dire, je n'ai pas dormi une minute, tu ne peux pas imaginer le monde qu'il y avait dans ce train. Il était bondé de militaires, gentils mais par contre un peu bruyants.

— Tu aurais pu leur dire que tu voulais dormir.

— Ce n'est pas très grave, je dormirai mieux ce soir. Tu sais, je les comprends, les pauvres, ils ne savent ni où ils vont ni ce qui les attend,

alors un peu de compréhension de ma part était la seule chose que je pouvais leur offrir, ce n'est pas grand-chose.

— Maman, tu vas effrayer Jean avec tes sous-entendus !

— Tu as raison, excuse-moi, je ne sais plus ce que je dis, cela doit être la fatigue.

— Ne t'en fais pas, Mamy, je sais ce que c'est qu'une guerre, je ne suis pas stupide.

— J'espère bien que mon petit-fils n'est pas stupide. Allons, changeons de conversation et dis-moi plutôt comment tu vas, dit-elle en s'adressant à lui.

— J'ai connu des jours meilleurs !

— Décidément, mon manque de sommeil me fait poser des questions complètement idiotes. Je me doute bien que la nouvelle du départ de ton père a dû t'attrister. Enfin, sois tranquille, je suis certaine que cette guerre ne va pas durer longtemps. Comme cela, ton père nous reviendra vite et moi, je pourrai repartir rapidement nourrir mes poules et mes lapins.

Jean ne répondit pas mais émettait quelques doutes sur l'optimisme de sa grand-mère.

— Jeannot, va mettre les bagages de ta grand-mère dans sa chambre, et toi, maman, installe-toi tranquillement. Est-ce que tu as faim ?

— Non, mais par contre, je prendrai bien un café, et après, si tu me le permets, j'en profiterai pour me reposer deux ou trois heures.

— Fais ce que tu veux, tu es ici chez toi.

Jean prit les valises et s'écria :

— Mamy, mais qu'est-ce que tu as bien pu mettre dans tes valises ? Elles pèsent une tonne !

— Oh, rien, quelques bonnes confitures et quelques pâtés, je sais que tu les adores.

— Merci, Mamy, mais ce n'était pas la peine, nous en avons encore, c'est bien trop lourd pour toi !

— Dis donc, est-ce que tu prendrais ta grand-mère pour une vieille ?

— Non, Mamy, mais j'aimerais te garder encore longtemps, sinon qui me fera les confitures ?

— Sacré chenapan, tu n'as pas changé, toujours aussi taquin.

Ces petits échanges avec sa grand-mère avaient fait oublier provisoirement à Jean les mauvaises nouvelles de la matinée. Elle se retira dans sa chambre et son père repartit terminer son paquetage.

Pendant ce temps-là, le garçon prépara la table pour le repas de midi comme il en avait pris l'habitude dès son plus jeune âge.

Quelques minutes après, il annonça à son père qu'il allait faire un tour au parc.

— Sois là à midi. Tu sais que ta grand-mère a des habitudes très strictes. En ce qui concerne les repas, elle aime bien manger de bonne heure.

En allant au parc, Jean espérait retrouver Marc, son meilleur ami. Ce matin-là, il sentait qu'il avait besoin d'un peu de soutien et de réconfort. Marc, comme lui, était un garçon bien élevé, avec qui il s'entendait à merveille. Ensemble, ils partageaient les bons et les mauvais moments de l'adolescence. La journée s'annonçait belle malgré une température assez basse et les promeneurs étaient déjà nombreux. Jean et ses camarades avaient l'habitude de se retrouver tous les dimanches matin près de la fontaine pour discuter pendant une heure ou deux avant le déjeuner. Jean sentait bien qu'il ne serait pas d'une compagnie très agréable, mais cette solitude du moment lui paraissait insupportable ; il aurait voulu crier sa douleur aux passants et aurait adoré les secouer pour qu'ils sortent de leur indifférence et de leur désinvolture apparente. Heureusement, il ne resta pas seul très longtemps et vit Marc au loin se diriger vers lui. En s'approchant, Marc sentit que quelque chose clochait chez son camarade.

— Bonjour, Jean, tu n'as pas l'air dans ton assiette.

Jean hésita quelques instants avant de lui répondre.

— Cela pourrait aller mieux.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu as mal dormi ?

— J'aurais préféré.

— Holà !

— J'ai appris une mauvaise nouvelle ce matin.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon père vient de m'annoncer qu'il partait pour le front.

— Mince, quelle tuile ! Quand est-ce qu'il part ?

— Demain.

— Déjà, mais comment vas-tu faire ? Tu vas te retrouver tout seul !

— Non, mon père avait tout prévu, ma grand-mère est arrivée ce matin.

— Tu ne dois pas t'inquiéter, depuis que mon père est parti, il ne se passe rien sur le front.

— Oui, pour l'instant. Tu n'as pas peur de ce qui pourrait arriver à ton père ?

— Bien sûr que j'ai peur, mais le mieux, c'est de ne pas penser au pire. Je me dis que cela ne devrait pas durer longtemps. Dans deux ou trois semaines, je suis sûr qu'ils seront de retour. Ils vont voir, les Allemands, de quel bois on se chauffe, on ne va quand même pas se laisser faire.

Jean se souvint que, quelques minutes auparavant, sa grand-mère lui avait tenu à peu de chose près le même discours. Si les paroles de son ami

se voulaient rassurantes, Jean savait pertinemment qu'aucune guerre ne s'était arrêtée au bout de quelques jours, la dernière en était une preuve irréfutable. Beaucoup de femmes n'avaient vu leurs hommes que de longues années après pour les plus chanceuses, les autres, malheureusement, ne les virent jamais revenir. Une fillette s'approcha d'eux et interrompit leur conversation. C'était Anita, une camarade de classe des deux garçons qui habitait l'immeuble de Jean.

— Bonjour, Jean, bonjour, Marc, vous avez bien l'air sérieux aujourd'hui. Est-ce que vous me cacheriez quelque chose ?

Elle les connaissait parfaitement pour avoir fait l'objet de leurs farces, mais elle était bonne joueuse et ne donnait pas sa part au chien.

— Le père de Jean part demain au front.

Jean lança à son ami un regard lourd de reproches. Il savait que, demain, toute l'école serait au courant en quelques minutes et il n'avait pas envie d'être l'attraction de la journée. Anita était très gentille, mais elle ne savait pas tenir sa langue. Marc se mordit les lèvres, regrettant d'avoir trop parlé.

— Oh ! je suis désolée pour toi, Jean.

— Tu es gentille, mais je me doutais bien que cela devait arriver, même si j'espérais le contraire.

— Moi, hélas, cela ne risque pas d'arriver à mon beau-père, dit Anita.

Les deux garçons connaissaient l'origine de cette allusion. Les parents d'Anita s'étaient séparés lorsqu'elle avait trois ans. Depuis, sa mère s'était remariée avec un homme très sévère et ils étaient persuadés qu'elle aurait donné n'importe quoi pour que lui aussi soit mobilisé. Hélas pour elle, son beau-père avait perdu la main droite dans un accident de travail, ce qui le mettait à l'abri d'un éventuel départ pour le front. Malgré ce handicap, Anita pouvait témoigner qu'il se servait de sa main valide avec une agilité hors du commun, les marques de doigts qu'elle portait sur les joues, de temps en temps, en étaient, hélas, une preuve irréfutable.

Jean ne tenait pas en place et marchait de long en large devant la fontaine, un besoin irrésistible de bouger.

— Calme-toi, Jean, dit Anita en posant la main sur son bras.

— Si nous marchions un peu ? proposa Jean.

Ils marchèrent ainsi un long moment sans parler. Ce fut Marc qui rompit ce silence pesant.

— Et si les Allemands recommençaient comme en 1914 ? Rappelle-toi, Jean, ce que nous ont raconté nos grands-parents.

Marc accumulait les gaffes et Anita le lui fit remarquer.

— Si tu voulais rassurer Jean, tu as réussi ton coup !

— Oh, désolé, cela m'a échappé.

À sa décharge, Jean avait la nette impression que Marc était beaucoup plus inquiet pour son père qu'il ne voulait le faire croire. Pour ce qui était de sa remarque, Jean ne pouvait qu'admettre que Marc avait raison. Il était incontestable que les récits des grands-parents étaient très nombreux et très éloquents. Lorsqu'il s'agissait de ressasser leurs souvenirs de guerre, rien ne pouvait les arrêter. Tout y passait, les nombreux morts, les blessés, les tortures mais aussi toutes les souffrances endurées par la population avec les restrictions alimentaires, la pauvreté, les bombardements, la destruction des villes, les prisonniers, les exécutions, ils étaient intarissables. Ils furent terrorisés à l'idée qu'ils pourraient revivre la même aventure.

— Excusez-moi, je rentre, dit Jean démoralisé par ces pensées effrayantes.

— Attends-moi, Jean, répondit Anita.

Jean fit un signe de la main à Marc et s'en alla. Anita fut obligée de courir pour le rattraper.

— Tu aurais pu rester avec Marc, dit Jean.

— Cela ne me dérange pas, ma mère m'a demandé de rentrer tôt.

Marc, de son côté, se retrouva seul. Cela ne l'étonna pas outre mesure. Non seulement il n'avait pas su trouver les mots qui auraient pu rassurer son ami, mais dès qu'il l'avait aperçu en arrivant au parc, si triste, il avait senti que, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, rien n'aurait pu le distraire. Il ne lui en voulait pas, il savait ce qu'il ressentait et comprenait bien sa détresse.

Quelques jours auparavant, il avait dû endurer la même épreuve, cela avait été loin d'être facile. Il fit demi-tour en espérant que tout irait mieux demain.

Anita raccompagna Jean jusqu'à la porte de son appartement, elle lui prit la main, la lui serra très fort, l'embrassa et fila sans se retourner. C'était la première fois que la jeune fille lui montrait un tel empressement et se laissait aller à de telles effusions. Jean en fut très étonné. Il sonna, son père lui ouvrit.

— Tu n'es pas resté longtemps au parc.

Pour éviter tout commentaire, Jean mentit volontairement, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Non, Marc ne pouvait pas rester.

Jean se dirigea vers la cuisine. Il vit que sa grand-mère n'avait pas perdu de temps. Elle s'activait déjà près de la cuisinière à charbon. Pour elle, les repas étaient l'un des moments les plus importants de la journée et faisaient partie des petits plaisirs de la vie, et encore plus lorsqu'elle voyait son petit-fils dévorer les petits plats qu'elle lui avait mitonnés.

— Mamy, je croyais que tu devais te reposer !

— C'est ce que j'ai fait, j'ai dormi quelques minutes, cela m'a suffi pour récupérer de mon voyage.

De la cocotte se dégageait un fumet qui attira Jean. Il souleva le couvercle et s'étonna d'y voir un lapin.

Il s'adressa à son père :

— Papa, tu ne m'avais pas dit que tu avais acheté un lapin.

— Ce n'est pas moi qui l'ai acheté, c'est ta grand-mère qui l'a apporté.

Jean se retourna vers sa grand-mère.

— Mamy, tu n'as pas apporté ce lapin dans la valise !

— Eh bien si. Pourquoi ?

— Toi alors, faire voyager un lapin dans une valise !

— Ne t'inquiète pas Jeannot, il était mort.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire tous les trois de bon cœur malgré les circonstances.

— Papa, tu veux que je serve un vin de noix pour l'arrivée de Mamy ?

— C'est une bonne idée, répondit son père.

Jean sortit donc trois verres. Son père l'autorisait à boire un petit verre de vin de noix uniquement pour des événements exceptionnels. Sa grand-mère lui en servait également le dimanche lorsqu'il venait chez elle pendant les vacances et qu'ils se retrouvaient tous autour de la table en compagnie de Tonin, son voisin et ami. C'était devenu une tradition chez Rosy et tous trois adoraient ce moment privilégié de repos et de quiétude. En réalité, le vin de noix était un apéritif de la région du Lot. Tous les ans, Rosy attendait le moment propice pour ramasser les noix encore vertes sur les noyers de sa propriété en compagnie de Tonin qui lui donnait un coup de main pour les plus hautes et s'enfermait quelques heures pour terminer son breuvage à l'abri de tous les regards pour en garder la recette.

Ils levèrent leur verre et Rosy porta un toast.

— À nous et à ton retour prochain !

— J'espère que la sagesse des hommes reprendra le dessus, mais vu la barbarie et la cruauté de certains, cela me semble bien compromis, soupira Pierre.

— Ne sois pas pessimiste, s'exclama Rosy.

— Je ne suis pas pessimiste, simplement réaliste.

Ils passèrent à table. Rosy apporta la cocotte fumante et fit le service. Jean fut le premier à donner son appréciation.

— C'est fameux, Mamy !

— C'est vrai, maman, Jean a raison, cela faisait bien longtemps que je n'avais pas mangé un lapin aussi bon, et j'ai intérêt à le déguster parce

que ce n'est pas demain que j'en remangerai un pareil, à moins que nous tombions sur un excellent cuisinier, ajouta Pierre.

— Merci, mes enfants, je suis contente que cela vous plaise !

— Mamy, c'est Tonin qui s'occupe de ton jardin et de tes animaux ?

— Oui, il m'a affirmé que cela ne le dérangeait pas du tout. Tu sais, quelques animaux de plus ou de moins, ce n'est pas cela qui le perturbera. Ah ! Il est bien brave, mon Tonin !

La réflexion de sa grand-mère lui fit repenser de quelle manière elle avait rencontré Tonin. Cette rencontre avait été des plus incroyables et sa grand-mère lui avait déjà raconté cette histoire une multitude de fois et lui ne se lassait pas de l'entendre.

Sa grand-mère exerçait le métier de couturière dans un des plus grands magasins parisiens lorsqu'elle avait, au cours d'une de ses coupures de midi, fait la connaissance de son futur mari, c'était en mars 1901, elle avait vingt ans. Lui en avait presque vingt et un et s'appelait Victor, il était lotois d'origine, une région pleine de charme qu'il avait décidé de lui faire visiter dès l'été suivant. Comme prévu, ils étaient arrivés dans les premiers jours du mois d'août dans un pittoresque petit village que Rosy avait immédiatement adopté. Après quelques jours passés à se reposer et à rendre visite à toute la famille de son mari, Victor avait proposé d'emmener Rosy chez son meilleur ami d'enfance qui avait projeté de se marier très prochainement avec une Parisienne. Il habitait dans un petit bourg du Lot à quelques kilomètres de l'Aveyron. Victor et Rosy, après s'être arrêtés près d'une petite maison, avaient grimpé un escalier le long duquel couraient des rosiers couverts de roses multicolores donnant à cette maison une allure gaie et très accueillante avec des senteurs multiples. Victor avait frappé à la porte. Après quelques secondes d'attente, la porte s'était ouverte et deux têtes étaient apparues simultanément. L'étonnement qui s'était lu sur le visage de la fiancée de son ami avait incité Victor à se retourner vers sa future femme où il avait lu la même expression de surprise. Elles s'étaient jetées dans les bras l'une de l'autre avec une si grande effusion que les deux hommes étaient restés sans voix.

— Mon amie d'enfance, celle dont je t'ai si souvent parlé ! avait dit Rosy en se retournant vers Victor.

— Oui, eh bien ? avait répondu Victor qui ne comprenait toujours rien.

— Eh bien, c'est elle, c'est Lucienne !

— C'est incroyable !

Les deux amies d'enfance s'étaient connues dès leur plus jeune âge à l'école et depuis, elles ne s'étaient plus quittées sauf lorsqu'elles avaient commencé à travailler, l'une à Paris, l'autre à Étampes. Un jour, Lucienne avait été invitée à passer deux semaines chez ses cousins et c'est pendant

la fête annuelle du village qu'elle avait rencontré Tonin. Après quelques allers et retours entre la capitale et le Lot, ils avaient décidé de se marier intimement.

Les retrouvailles des quatre jeunes gens avaient été l'occasion d'une grande fête et depuis était née une grande amitié. Après leur mariage, le couple s'était installé définitivement dans leur petite maison du Lot. Cette vie heureuse aurait dû encore durer de très longues années si le destin cruel n'en avait décidé autrement. Lucienne était morte en 1904 au cours de son accouchement. Comble de malheur, le bébé n'avait vécu que quelques heures. Tonin, effondré, s'était retrouvé seul, sans aucune autre famille. Quelques semaines après la mort de Lucienne, Victor et Rosy avaient reçu une lettre de Tonin. À la lecture de celle-ci, ils avaient été bouleversés. Il paraissait désespéré, anéanti. Inquiets, ils l'avaient incité à venir passer quelques jours à Paris. Après beaucoup d'hésitation, il avait accepté. Il espérait ainsi changer d'air et trouver près d'eux un peu de soutien et de réconfort. Dès son arrivée, il avait avoué à ses amis que tout, dans la maison, lui rappelait Lucienne : les fleurs, les robes, les bibelots, les meubles, jusqu'à la chambre du bébé qu'il avait préparée et où il évitait de rentrer tant son désarroi et son trouble étaient grands lorsqu'il en sortait, et cela, à son grand désespoir, il ne pouvait plus le supporter. Il ne voulait pas le dire, mais en fait, il se sentait considérablement coupable de la mort de sa femme. C'est lui qui avait voulu cet enfant, l'enfant de l'amour comme il le disait. Lucienne lui avait dit à plusieurs reprises qu'elle préférait attendre encore quelques mois, mais rien, à ce moment-là, n'aurait pu lui faire changer d'avis. Victor et Rosy avaient compris que, seule, une vive réaction aurait pu soulager leur ami. Ils lui avaient donc suggéré de quitter sa maison au moins pendant quelque temps pour changer d'air et lui avaient proposé d'habiter chez eux dans la maison familiale de Victor. Cela ne les gênait pas puisqu'ils ne s'y rendaient que pour les vacances, et celle-ci était assez grande d'ailleurs pour y accueillir tout le monde. Après quelques jours de réflexion et d'hésitation, Tonin avait accepté. En définitive, il était resté plusieurs mois chez eux. Quelque temps après, il avait eu l'opportunité d'acquérir la maison voisine à celle de ses amis, ce qui l'avait obligé, à contrecœur, à vendre la sienne. Sa nouvelle acquisition n'était pas toute récente et en plus, l'ancien propriétaire, très âgé, n'avait jamais effectué de travaux. Il savait ce qu'il venait d'acheter et n'avait pas été surpris de l'ampleur des travaux. Par chance, il était bricoleur et l'importance de la tâche ne l'impressionnait pas outre mesure. Les travaux qu'il avait effectués durant les premiers mois lui avaient permis d'oublier momentanément sa solitude et son chagrin. Puis était venue la Grande Guerre. Victor et

Tonin, comme beaucoup d'autres, avaient dû rejoindre la zone de combat. Rosy, dans le même temps, accompagné de son fils Pierre âgé de huit ans, avait pris la décision de quitter Paris pour s'installer dans le Lot pendant cette période qui s'annonçait particulièrement difficile. Elle pourrait ainsi s'occuper des deux maisons. En 1916, le malheur hélas s'était abattu sur Rosy. Victor, blessé lors d'un violent combat, avait succombé à ses blessures à l'hôpital quelques jours après. Les deux années qui avaient suivi la disparition de Victor avaient été excessivement pénibles pour Rosy, seule la présence de son fils Pierre lui donnait la force de survivre à sa tristesse. Puis la fin de la guerre avait annoncé le retour de Tonin, amaigri, fatigué. Lorsque Rosy lui avait annoncé la mort de Victor, il s'était effondré et était resté des heures, désespéré, à pleurer la disparition de son ami d'enfance. Ce nouveau malheur avait renforcé leur attachement qui aurait pu se transformer au fil du temps et des années en amour, mais le souvenir et l'amitié étaient plus forts que tout. Chaque fois que sa grand-mère évoquait cette histoire, le visage de Rosy exprimait tour à tour la joie, le regret puis la tristesse, et cela finissait toujours par des pleurs. Le temps avait fini par sécher ses larmes mais pas les souvenirs.

Les appels de Rosy et de son père sortirent Jean de ses réflexions.

— Jean, à quoi penses-tu ?

— Oh ! à rien.

— Tu vas finir par manger froid si tu continues à rêvasser.

Son père lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire dans l'après-midi.

— Je vais ranger ma chambre, préparer mes affaires pour demain et réviser mes leçons.

— J'espère qu'en mon absence, tu continueras à bien étudier.

— Ton départ ne changera rien à ma façon de travailler.

— Je te fais confiance. Ah ! au fait, avant le dîner, j'aimerais vous parler de plusieurs choses.

— Ah bon et de quoi ? demanda Rosy.

— J'ai dit avant le dîner.

Le ton directif de son fils invita Rosy à ne pas insister. Elle le connaissait bien ; lorsqu'il avait décidé quelque chose, il était inutile d'insister. Elle devrait donc patienter.

Jean aida sa grand-mère à débarrasser la table puis se rendit dans sa chambre pour travailler. Malgré ses bonnes intentions, il n'arrivait pas à se concentrer sur son travail.

Il ne savait pas combien de temps s'était écoulé lorsqu'il entendit la sonnette retentir. C'était Marc.

Jean l'invita à entrer dans sa chambre.

— Excuse-moi pour tout à l’heure, j’ai dit des choses qui ne t’ont certainement pas remonté le moral.

— Ce n’est pas de ta faute, je ne sais même pas pourquoi je suis allé au parc ce matin. Ou plutôt si, je le sais, je voulais fuir momentanément la réalité, mais je sais que cela ne sert pas à grand-chose.

— Certainement parce que tu espérais que je te change les idées. À vue d’œil, je n’ai pas été à la hauteur.

— Rien de ce que tu aurais pu me dire ou faire ne m’aurait fait oublier le départ de mon père et je n’ai pas été, moi non plus, de bonne compagnie.

— Tu as sans doute raison. Tu as fini tes devoirs ?

— Non, pas encore, j’ai bien essayé de m’y mettre, mais j’ai un peu de mal à me concentrer.

— Moi, j’ai tout fini.

Jean prit un air grave :

— Tu as de la chance, dit-il en soupirant. Moi, je n’arrive pas à penser à autre chose qu’au départ de mon père. Je m’inquiète sur ce qu’il pourrait lui arriver et je me demande également ce qu’il va se passer dans les prochaines semaines.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Je me demande si les écoles ne seront pas obligées de fermer.

— Qu’est-ce qui te fait dire cela ?

— Tout simplement parce qu’il ne se passe pas une journée sans qu’un de nos camarades nous apprenne son départ pour la province, il ne se passe pas non plus une semaine sans qu’un de nos professeurs annonce sa mobilisation. Heureusement que dans le tas, il y a quelques femmes sinon, il a bien longtemps que nous n’irions plus en cours. Tout cela ne t’inquiète pas ?

— Tu dois avoir raison, car à midi, lorsque j’ai parlé à ma mère du départ de ton père, elle m’a avoué que si la situation continuait à s’aggraver, nous partirions chez ma grand-mère.

— Tu vois que je ne suis pas le seul à m’alarmer.

— Moi, cela ne me dit rien de partir chez ma grand-mère. Dommage que nous n’ayons plus notre maison du Cap-Ferret, répondit tristement Marc.

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce que j’aurais préféré aller là-bas plutôt que chez ma grand-mère.

— Je croyais que tu aimais bien ta grand-mère.

— Mais je l’aime bien, ce n’est pas le problème.

— Quelle que soit la ville, nous serons mieux à la campagne qu’en ville.

— Toi, peut-être, moi, ce n'est pas la même chose, la maison de ma grand-mère est très petite, celle de la tienne est immense, tu as des copains, moi, je ne connais personne ; tu parles d'une chance ! Au Cap-Ferret, cela aurait été tout autre chose.

Marc savait de quoi il parlait. Il avait, à plusieurs reprises, passé des vacances chez la grand-mère de Jean. Il en avait gardé, à chaque fois, un souvenir inoubliable. Quant à Jean, il avait été lui aussi invité à plusieurs reprises chez Denis et Pauline, les parents de Marc, dans leur petite maison du bord de mer au Cap-Ferret. Elle n'était pas grande mais elle était située au milieu des pins, sans vis-à-vis et dans un calme absolu. Les deux garçons avaient passé de fabuleux moments partagés entre, d'un côté, les eaux calmes du bassin d'Arcachon et de l'autre, les eaux agitées de l'Atlantique. Les activités ne manquaient pas. C'était selon leur humeur et les marées, les baignades, l'escalade des dunes, la pêche aux crabes ou aux crevettes, les grandes balades sur les immenses plages de sable fin, ils n'avaient que l'embarras du choix. Malheureusement, resté sans travail pendant de très longs mois, au grand désarroi de chacun des membres de la famille, son père n'avait trouvé qu'une solution, vendre la petite maison en attendant de retrouver un travail. Le moral du père de Marc avait été touché par cette vente, car il savait que sa femme et son fils étaient très attachés à cette maison. Malheureusement, le travail se faisait attendre et il n'y croyait plus. Heureusement, beaucoup plus motivée, son épouse Pauline, après quelques jours de recherche, trouva du travail dans une école, ce qui, financièrement, les sauva de la catastrophe.

— Il faut garder le moral, je suis sûr que tout va s'arranger, ajouta Jean.

— Espérons-le. Bien, je crois que je vais rentrer maintenant.

— D'accord, à demain, lui répondit Jean en le raccompagnant à la porte.

Jean, après le départ de son ami, regagna sa chambre et commença enfin à réviser sérieusement ses leçons.

En fin d'après-midi, comme prévu, son père l'appela. Il allait enfin savoir ce qu'il avait de si important à leur annoncer. Toutefois, Jean était à peu près certain que les recommandations seraient le fil conducteur de toute la conversation. Sa grand-mère et son père étaient déjà installés autour de la table de la salle à manger.

— Attention à toi, Jeannot, le chef va nous donner ses ordres.

— Maman, ce que j'ai à vous dire est très sérieux.

— Oh, je n'en doute pas une minute, mais ne prends pas cet air si sévère sauf si tu as l'intention de nous faire peur !

— En aucune manière, je ne voudrais vous effrayer, néanmoins, j'aimerais simplement vous faire prendre conscience que les circonstances

actuelles sont très particulières et ce sont elles qui me donnent cet air si sévère. S'il ne tenait qu'à moi, j'aimerais mieux plaisanter. Dès demain, vous allez être livrés à vous-mêmes, dans des conditions qui ne seront pas faciles.

— Tu crois que je ne le sais pas. Tu oublies que j'ai déjà vécu la même situation et crois-moi, même si j'évite d'en parler, je ne suis pas près d'oublier nos conditions de vie et les moments douloureux que nous avons passés. Je ne suis pas certaine que tu t'en souviennes aussi bien que moi.

— Je te l'accorde, mais je veux être certain que vous serez prudents. J'aimerais aussi vous dire que j'ai effectué des provisions. Je pense que vous en aurez suffisamment pour quelques semaines. Si je pouvais être rentré avant que celles-ci ne soient terminées, ce serait formidable. Je vous laisse également de l'argent, on ne sait jamais, vous pourriez en avoir besoin.

— Pas question, j'ai ce qu'il faut, répondit sa mère.

— Je me doutais de ta réaction, mais je ne veux pas que tu te démunisses, et c'est à moi de subvenir aux besoins de Jean, je suis quand même son père.

— Ah, celle-là, c'est la meilleure ! Et moi, je suis le pape, répondit Rosy en élevant la voix. Je tiens à te rappeler que moi, je suis sa grand-mère et qu'à ce titre-là, je peux subvenir aux besoins de mon petit-fils, et je ne veux pas que tu te démunisses non plus.

— Ne t'en fais pas, j'avais mis de l'argent de côté pour une occasion spéciale, dommage que ce soit pour une guerre, j'aurais préféré un évènement plus heureux, hélas, il ne m'a pas été permis de choisir et cela me rassurera de savoir que de ce côté-là, vous n'êtes pas dans le besoin.

— Bon, d'accord, je pense qu'il est inutile que j'essaye de te faire changer d'avis.

— Tout juste.

— Bon, eh bien, si cela peut te rassurer, j'accepte. Nous ne toucherons à cet argent qu'en cas d'extrême besoin.

— Si jamais les évènements se dégradent, j'aimerais que vous n'hésitez pas à partir dans le Lot, car vous y seriez, sans aucun doute, plus en sécurité qu'à Paris. Vous auriez, avec le jardin et le poulailler, de quoi vous nourrir. En plus, je serais plus tranquille de vous savoir en compagnie de Tonin, il saurait vous épauler en cas de problème. Alors promettez-moi de partir en cas de nécessité.

Jean se rappela de la conversation qu'il venait d'avoir avec son camarade et il ne pouvait que constater que son père était en phase avec les paroles de la mère de Marc.